



HAL
open science

L'affectivité et l'organisation spatiale des sociétés

Benoît Feildel, Nathalie Audas

► **To cite this version:**

Benoît Feildel, Nathalie Audas. L'affectivité et l'organisation spatiale des sociétés. Denis Martouzet. Ville aimable, Presses Universitaires François-Rabelais, pp.79-100, 2014, Villes et Territoires, 978-2-86906-361-7. halshs-01048742

HAL Id: halshs-01048742

<https://shs.hal.science/halshs-01048742v1>

Submitted on 2 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'affectivité et l'organisation spatiale des sociétés

Benoît Feildel et Nathalie Audas

On ne manquera, en introduction à notre propos, de commencer par noter et ainsi souligner l'intérêt relativement récent, mais néanmoins grandissant, des sciences de l'espace pour la question de l'affectivité. Que l'on s'intéresse à la construction des savoirs géographiques, à l'étude des pratiques professionnelles relatives à l'aménagement des espaces et à l'urbanisme, ou encore à l'architecture, cet intérêt s'exprime à travers une variété de thématiques touchant à la question des paysages¹ et de leur valeur esthétique, du patrimoine² et de sa résonance identitaire, ou encore des ambiances urbaines³ et de la qualité du cadre de vie, et est déclinée selon une diversité de concepts, se rapportant aussi bien à la sensibilité, à l'affectivité, aux émotions, aux sentiments, mais aussi à la perception, aux valeurs, aux préférences, aux désirs. Se faisant l'écho d'une expression sociale plus large qui tend aujourd'hui à

- 1 Bigando Éva, *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Médoc et de la Basse Vallée de l'Isle)*, Thèse de doctorat, Bordeaux, Université Bordeaux 3, 2006. Labussière Olivier, *Le défi esthétique en aménagement : vers une prospective du milieu. Le cas des lignes très haute tension (Lot) et des parcs éoliens (Aveyron et Aude)*, Thèse de doctorat, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2007.
- 2 Veschambre Vincent, « Autour du patrimoine : des enjeux d'ancrage spatial et de construction identitaire », dans Guérin-Pace France, Filippova Elena (dir.), *Ces lieux qui nous habitent. Identité des territoires, territoires des identités*, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, Paris, Ined, 2008, p. 83-98.
- 3 Amphoux Pascal, Thibaud Jean-Paul, Chelkoff Grégoire (dir.), *Ambiances en débats*, Bernin, À la croisée, 2004. Augoyard Jean-François, « L'environnement sensible et les ambiances architecturales », *L'espace géographique*, n° 4, 1995, p. 302-318.

valoriser l'émotion – l'« émotionnalisation⁴ » suit en cela de près le processus d'« individualisation⁵ » – on assiste ainsi à un regain d'intérêt spectaculaire de l'affectivité, au point que celle-ci, après avoir gagné l'espace politique, en vient également à occuper une place non négligeable dans le domaine scientifique. Autant que ce mouvement puisse être – et soit d'ailleurs – discuté⁶, il n'en demeure pas moins un trait caractéristique de nos sociétés et il marque ainsi un renversement de point de vue vis-à-vis d'une thématique qui, après avoir suscité surtout la méfiance, si ce n'est un certain mépris – conduisant notamment à sous-estimer sa contribution à l'agencement spatial des sociétés –, s'en trouve de fait, au cœur de nouveaux enjeux scientifiques.

LES AFFECTS : ENTRE RAISON ET PASSION

Il est peu de dire en effet que l'ensemble des mouvements de la vie affective, l'émotion, le sentiment, a connu à travers l'histoire mauvaise presse⁷, et ce, entre autres raisons, parce que la conceptualisation de la topique affective se confond pour une large part avec le discours sur les passions, héritant en cela de son opposition avec la raison. Longtemps, les affects ont été considérés comme une perfectibilité de l'âme humaine qu'il fallait, autant que faire se peut, sinon combattre, du moins réfréner et raisonner. Depuis Platon et les stoïciens,

4 Holmes Mary, « The Emotionalization of Reflexivity », *Sociology*, No. 1, 2010, p. 139-154.

5 Le terme d'« individualisation » peut ici être entendu et compris de deux manières différentes qui, bien qu'elles s'opposent, et à ce titre ne sauraient être confondues, nous semblent constituer deux axes possibles de la réflexion suggérée par l'association entre « émotionnalisation » et « individualisation ». En un premier sens, philosophique et analytique, principalement emprunté au philosophe Gilbert Simondon (Simondon Gilbert, *L'individuation psychique et collective à la lumière des notions de Forme, Information, Potentiel et Métastabilité*, Paris, Aubier, 2007), l'individualisation peut être entendue comme un caractère de l'être individualisé continuant un principe plus fondamental et universel, celui d'individuation (*psychique et collective*), pour lequel l'affectivité et l'émotivité, comme le soutient Simondon, jouent alors un rôle individuante et individualisant. Dans un deuxième sens, idéologique et normatif, l'individualisation peut aussi être comprise au sens de la doctrine individualiste, qui fait prévaloir l'individu constitué sur toutes les autres formes de réalité et pour laquelle l'affectivité et l'émotivité, bien que jouant un rôle individualisant, participent plus profondément d'un processus de désindividuation (Stiegler Bernard, « Chute et élévation. L'apolitique de Simondon », *Revue philosophie de la France et de l'étranger*, n° 3, 2006, p. 325-341).

6 Voir à ce propos notamment Illouz Éva, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006.

7 Esquénazi Jean-Pierre, « Vers la citoyenneté : l'étape de l'émotion », *Mots. Les langages du politique*, n° 75, 2004.

l'association des affects à la passion, passive par définition, quand les facultés intellectuelles nécessitent *a priori* la pleine et entière maîtrise de soi, explique en grande part cette suspicion réciproque entre raison et passion et, par extension, entre rationalité et affectivité. Ces idées ont, entre autres, conduit à souligner le caractère déstabilisateur de l'affectivité, à la considérer comme une impossibilité d'adaptation dans ses effets paroxystiques et ont contribué à ce qu'il ne demeure plus à la fin, pour seule compréhension de l'affectivité, qu'un trait de caractère. Cette opposition, caricaturale par bien des aspects, explique en grande part les obstacles davantage idéologiques qu'épistémologiques et, de fait, le retour relativement tardif, mais non moins spectaculaire (en référence notamment aux travaux et aux découvertes du neurologue Antonio Damasio⁸), de l'affectivité dans le champ des études scientifiques. En outre, un bref détour par le langage courant est révélateur de la construction, de l'usage et de la réception jusqu'à un temps relativement récent des phénomènes de l'affectivité. Tout d'abord, le constat frappant d'une très nette dévalorisation qui a pu à certains moments de l'histoire sinon s'inverser, du moins perdre en vigueur, de cette propriété étroitement associée à l'affectivité, la sensibilité. Dans un sens péjoratif, la sensibilité outrée et déplacée, manifestation d'une compassion un peu ridicule que l'on nomme « sensiblerie », voire « sentimentalisme », est liée à la trop grande susceptibilité vis-à-vis des phénomènes émotionnels. Une attitude générale de l'être ou une disposition psychique de celui-ci à trop verser dans l'émotion, que l'on résume dès lors – en l'opposant systématiquement à la raison – à un trait de caractère propre à une personnalité particulière – pour ne pas dire pathologique. Dévalorisation d'une faculté que l'on sait également historiquement marquée par la question du genre. La discrimination de la gente féminine pour sa sensiblerie soi-disant excessive sert la mainmise masculine sur le pouvoir politique, privant également l'accès des femmes à un grand nombre de fonctions sociales⁹. Le terme même « pathologie », conformément à son étymologie issue du grec *pathos*, « ce qui nous arrive brusquement, en particulier souffrance et douleur », qui, par extension latine donnera la « passion » avant de désigner chez Aristote à côté du *logos* (« parole, discours » et par extension la rationalité, l'intelligence) et de l'*èthos* (le « caractère », la disposition psychique) la méthode rhétorique faisant appel aux émotions, consacre l'état de passivité de qui subit, sans pouvoir la

8 Damasio Antonio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995. Damasio Antonio, *Spinoza avait raison : joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2005.

9 Okin Moller Susan, *Women in Western Political Thought*, Princeton, Princeton University Press, 1979.

maîtriser, une influence extérieure. C'est donc dès ses origines que la notion de passion, et par extension celle d'affectivité, est, en quelque sorte, si ce n'est dévalorisée, du moins confortée dans son opposition à la raison, la réflexion, l'intellect. La sensibilité, le sentiment, l'émotion, tout ce qui se rapporte à la « sphère de l'affectivité », est analysé selon un système de valeurs et souvent de façon péjorative¹⁰.

En tout état de cause, si on ne peut nier le partage et l'opposition qui s'instaurent progressivement entre raison et passion, du moins dans le sens commun et dans l'usage politique de ces catégories, il serait erroné d'attribuer également la même attitude de la part des philosophes classiques, y compris chez les plus fervents rationalistes. C'est effectivement ce que nous rappelle Pierre Livet¹¹ lorsqu'il souligne à juste titre que les émotions n'étaient pas absentes de la philosophie cartésienne, bien au contraire, puisque Descartes y consacra un traité d'importance, *Les passions de l'âme*¹², dans lequel, bien que soutenant leur nature passive, contre une raison active, il affirme que les émotions sont toutes bonnes à condition toutefois d'éviter leur mauvais usage et leur excès.

S'il n'est bien évidemment pas le lieu ici de retracer la vérité des positions de chacun – des philosophes classiques – vis-à-vis de l'articulation entre raison et passion, ni la place suffisante pour un tel chantier, il faut toutefois noter une ligne de démarcation franche, et dont héritent en grande part l'usage et la représentation aujourd'hui des concepts affectifs, entre rationalistes et empiristes ; les premiers accordant à la raison le devoir de contraindre l'âme lorsque les passions assiègent le corps, tandis que les seconds envisagent l'articulation de manière beaucoup plus étroite, entre des passions, dont découlent les désirs et les motifs de l'action, et la raison contribuant finalement à la mise en ordre des moyens pour les réaliser. Si les mots maintes fois repris du philosophe David Hume servent encore bien souvent à alimenter un débat qui n'a plus lieu d'être : « La raison est et ne peut qu'être l'esclave des passions¹³ », c'est par là même oublier de mentionner l'entame et la conclusion de cette sentence. À savoir, d'une part, qu'il ne saurait y avoir de véritable opposition entre passion

10 Cornillet Alban, *Discours de l'émotion, du contrôle au management. Contribution à une sociolinguistique de l'efficace*, Thèse de doctorat, Rennes, Université Rennes 2, 2005.

11 Livet Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

12 Descartes René, *Les passions de l'âme*, Paris, Flammarion, 1998.

13 Hume David, *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux. Des passions*, Chicoutimi (Qc), Les Classiques en sciences sociales, 2006, p. 148.

et raison : « Nous ne parlons pas rigoureusement et philosophiquement lorsque nous disons qu'il y a un combat de la passion et de la raison¹⁴. »

Et, d'autre part, que l'on doit reconnaître une fonction à la raison, celle d'atteindre les désirs vers lesquels nous guident les passions : « Elle ne peut jamais prétendre à une autre fonction que celle de servir les passions et de leur obéir¹⁵. »

Ainsi, à travers ces quelques remarques, on sent bien que le problème ne réside pas tant – et qu'il n'a jamais d'ailleurs véritablement résidé – dans l'opposition stérile entre raison et passion, mais bien davantage dans la connaissance de ce que sont les affects et de la façon dont ils s'articulent avec la raison. Mais aussi, quels sont les usages et les représentations de ces catégories, émotions, sentiments, passions et, en particulier, comment servent-elles ou peuvent-elles servir les sciences de l'espace ?

De ce mouvement, tendant progressivement à spécifier les différentes catégories et les usages de l'affectivité, ce que l'on retiendra avant tout, pour la discussion de l'objet qui ici nous importe, le rapport affectif à l'espace, c'est la nécessité de distinguer le phénomène en tant que tel, qu'il se rapporte à l'affectivité ou à la sensibilité des modalités de son expression. Le rapport affectif à l'espace n'est pas l'éprouvé, la sensation, ou l'état affecté. Il ne concerne pas tant l'activité en cours lors de cette expérience particulière, la sensation à proprement parler qui qualifie l'affect. Il concerne bien davantage sa manifestation et son expression, même si celles-ci influencent nécessairement en retour la qualité de son éprouvé. Cette partition, que nous jugeons dès lors nécessaire – même si on conviendra aisément qu'elle demeure essentiellement théorique et, de ce fait, encore largement ouverte au débat –, n'en implique pas moins un ensemble de conséquences importantes pour l'étude du rapport affectif à l'espace et la reconnaissance du rôle des affects dans l'organisation de l'espace des sociétés. Elle suppose en outre, si ce n'est que l'on s'intéresse moins, en tout cas que l'on accorde un statut différent à l'activité strictement sensible, autrement dit à l'éprouvé affectif en lui-même, et à la manière des individus et des groupes sociaux de le manifester, de l'exprimer, à eux-mêmes et aux autres. On ne saurait pour autant négliger la façon dont ces manifestations influencent en retour l'éprouvé lui-même, la façon dont le rapport affectif à l'espace influence, prédispose, voire conditionne, l'expérience affective. En ce sens, le phénomène affectif, pris comme l'ensemble des épiphénomènes qui ont la capacité de nous affecter, serait de l'ordre de l'éprouvé pur, tandis que sa manifestation, que celle-ci prenne la forme d'une émotion, d'un sentiment, d'une passion, autrement dit la manière dont nous en sommes affectés, serait

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*

quant à elle la face potentiellement objectivable de cet éprouvé. Cette distinction est importante et s'en trouve au fondement même d'une certaine conception de l'affectivité, en tant qu'éprouvé subjectif qualifiant une représentation, une situation, une relation ou un état mental ou corporel¹⁶, nous permettant dès lors d'envisager le rapport affectif comme étant lui-même la manière et les conditions de la manifestation d'une certaine qualité de l'éprouvé subjectif. Autrement dit, le rapport affectif est la manifestation de l'éprouvé subjectif qualifiant la relation, par exemple, de l'être humain à son environnement. La manière et les conditions qui permettent, expliquent, prédisposent, voire déterminent, les qualités de ce rapport, devenant de fait l'objet de l'étude du rapport affectif.

Suivant cette logique, on ne saurait continuer à opposer le domaine des affects à celui de la raison et, par là même, s'interdire d'essayer de comprendre la logique du rapport affectif à l'espace ou – tant il semble impossible à l'être humain de se soustraire à l'affect – d'essayer de comprendre comment notre raison est affectée par ce rapport particulier que chacun et que collectivement nous entretenons avec les espaces de nos vies. Sur cette voie, et afin de poursuivre l'effort de conceptualisation désormais entamé, on se proposera dès lors d'essayer de retracer, à travers une première ébauche généalogique, la diversité des contributions à ce que nous avons appelé le rapport affectif à l'espace, tâchant ainsi de mettre en évidence la diversité des façons de traiter de l'affectivité et d'envisager son rôle dans l'organisation spatiale des sociétés.

LA VIE AFFECTIVE ET L'ORGANISATION SPATIALE DES SOCIÉTÉS

S'essayer à dater la naissance d'un objet scientifique, quel qu'il soit, est une entreprise risquée, tant on sait que la réalité est évidemment plus diffuse et progressive que le caractère nécessairement simplificateur imposé par l'exercice chronologique. Pour autant, si la tâche s'avère éminemment délicate, elle n'en demeure pas moins, pour bien d'autres aspects, notamment épistémologique, un exercice salutaire. En outre, il dispose de l'avantage certain de renouveler le regard, par l'éclairage rétrospectif, que l'on porte aujourd'hui sur une réalité que l'on tente de décrire, d'analyser et de comprendre ; en l'occurrence la qualité du rapport affectif des individus et des groupes à leurs espaces de vie, et ses implications pour l'organisation des territoires. Ainsi donc, si on essaye – de façon nécessairement abusive et imparfaite – de dater l'origine de l'intérêt scientifique pour la compréhension des phénomènes affectifs en lien

16 Cosnier Jacques, *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz, 1994.

avec les questions relatives à l'organisation spatiale des sociétés, on retiendra alors que ce souci conjoint, pour les dimensions affectives et spatiales de l'existence, vient dans un premier temps à s'exprimer au moment où une partie du monde, s'industrialisant de façon rapide, bascule d'une société à dominante agraire vers une société urbaine. Si au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, on ne saurait encore parler de « rapport affectif à l'espace », si la relation affective que les individus et les groupes sociaux entretiennent avec leurs espaces de vie n'est pas encore évoquée comme telle, on voit pourtant poindre un intérêt certain pour l'intrication des phénomènes propres à la fois aux qualités de la vie affective des groupes sociaux et aux organisations spatiales dans lesquelles ceux-ci s'inscrivent. Ainsi, dans un premier temps, la question des affects est principalement déterminée par la contingence imposée par ce contexte spécifique, celui des modifications que connaissent les organisations sociales et spatiales et leurs conséquences sur la vie affective des individus et des communautés comme le résultat des mouvements de fond liés à l'industrialisation et à l'urbanisation des sociétés.

Dès lors, on ne saurait manquer de pointer, sur un premier versant, la contribution déjà remarquée par ailleurs¹⁷ du philosophe helvétique Jean-Jacques Rousseau. Ayant fait l'« expérience urbaine », selon ses propres confidences, Rousseau sera ainsi amené à traiter en diverses occasions du thème de la ville, « l'urbaine cohue », œuvrant à la condamnation morale d'un mode de vie et, pour cela, rompant avec l'optimisme citoyen du siècle des Lumières. Si on ne peut, avec Rousseau, véritablement parler d'un souci du phénomène affectif en lien avec l'organisation des espaces, la réaction du philosophe face à la ville, et surtout face à la grande ville, la capitale, notamment Paris qu'il déteste, demeure un premier indicateur et non des moindres de l'intérêt d'essayer de tenir ensemble ces deux dimensions que sont la vie affective des individus et des groupes sociaux et l'organisation des espaces. Pour Joëlle Salomon Cavin et Bernard Marchand¹⁸, Rousseau se trouve ainsi être aux origines d'un sentiment profondément « urbaphobe » qui pour longtemps marquera d'un sceau

17 Vernes Paule-Monique, *La ville, la fête, la démocratie. Rousseau et les illusions de la communauté*, Paris, Payot, 1978. Sennett Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979. Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46.

18 Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, op. cit. Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

« antiurbain » les idéologies aménagistes, en Suisse en particulier, mais également en France et en Angleterre.

Sur un tout autre versant, la « théorie mathématique des passions de l'homme¹⁹ » échafaudée par le penseur français Charles Fourier, au-delà des particularités propres à la fois à la personnalité de son auteur et au genre littéraire – celui d'un récit utopiste, même si Fourier lui-même s'en défend²⁰ –, n'en marquera pas moins l'établissement d'une relation étroite et explicitée comme telle entre les passions de l'homme et l'organisation spatiale des sociétés. La traduction de la pensée fouriériste, en particulier sur le plan architectural à travers le modèle d'habitat sociétaire, conceptualisé par Fourier lui-même et véritablement appliqué par ses disciples, vient ainsi illustrer sur un mode pour le moins original un intérêt plus large, qui trame bon nombre des réflexions politiques d'alors, celui d'un indéniable délitement des relations sociales en lien avec la nature profondément inégalitaire du développement industriel et économique. Si on ne retient bien souvent aujourd'hui – en particulier pour l'histoire des doctrines urbanistiques²¹ – de l'œuvre foisonnante que la forme communautaire matérialisée à travers le modèle du phalanstère, et son échec, le fond demeure quant à lui révélateur d'un souci en émergence au début du XIX^e siècle, celui liant objectivement vie affective et organisation spatiale. Pour autant, il s'agit de ne pas se méprendre. En choisissant, avec la doctrine fouriériste, de poser – de façon nécessairement arbitraire – un jalon pour une histoire des passions et de leurs rencontres avec les sciences de l'espace, il s'agit avant tout de relever la tournure protéiforme de ces rencontres, à l'image de la position rousseauiste, et, ce faisant, de révéler comment les différentes modalités du traitement ainsi réservé aux affects dessinent à la fois un certain rapport des sociétés à leurs espaces et la façon dont elles servent les discours sur l'évolution de ces mêmes sociétés, à travers, en particulier, l'organisation des espaces et ses modes de production. L'observation attentive de ces rencontres, notamment à travers l'assise passionnelle de la critique sociale qui se fait jour sous la plume de Charles Fourier, nous éclaire sur la mécanique analogique désormais à l'œuvre. Celle d'une pensée qui établit un lien étroit entre la forme des sociétés, les modalités de leur inscription spatiale et la force des émotions. L'œuvre de Charles Fourier n'en est d'ailleurs pas le seul signal.

19 Fourier Charles, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales. Suivi du nouveau monde amoureux*, Dijon, Les Presses du réel, 1998.

20 Mercklé Pierre, « Utopie ou "science sociale" ? Réceptions de l'œuvre de Charles Fourier au XIX^e siècle », *Archives européennes de sociologie*, n° 1, 2004, p. 1-26.

21 Choay Françoise, *L'urbanisme : utopies et réalités, une anthologie*, Paris, Seuil, 1965.

Ainsi, dans le milieu du XIX^e siècle, dans le cadre des travaux de celui qui est aujourd'hui reconnu comme l'un des pères de la sociologie formelle, l'allemand Ferdinand Tönnies²², on retrouve cette question du lien affectif envisagée sous un angle privilégié, celui de l'appartenance communautaire et sa dépendance à l'organisation spatiale des sociétés. En proposant une lecture psychologique du social, Tönnies met en lumière les diverses formes d'appartenance aux groupes et leurs fondements affectifs (société traditionnelle, close, à forte dimension émotionnelle, principalement villageoise) ou rationnels (société moderne, reposant sur des liens individuels, pour un intérêt utilitariste). On voit s'affirmer un questionnement relatif à la vie affective, intéressé principalement au fonctionnement des communautés humaines, mais en même temps particulièrement conscient de la contribution des transformations de l'organisation spatiale aux évolutions de la société. Dès lors, cet intérêt trouvera à se prolonger sous de multiples formes à travers un certain nombre de travaux de sociologues, parmi lesquels Georg Simmel, Louis Wirth et les tenants de l'École de Chicago. Dans son ouvrage, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*²³, Georg Simmel insiste sur le caractère essentiellement intellectuel de la vie psychique dans les grandes villes et y oppose, dans la droite ligne des travaux de Tönnies, les relations affectives qui régissent la vie de la petite ville. Selon Simmel, le développement de l'intellect et l'intensification de la conscience en milieu urbain s'expliquent par la nécessité pour l'habitant de la grande ville de se protéger contre l'intensification de la vie nerveuse, contre les menaces d'un déracinement consécutif au bris du caractère mythique et traditionnel du milieu antérieur²⁴. Pour Simmel, la grande ville, la métropole, est donc le lieu d'un incessant va-et-vient entre, d'un côté, une vie affective exacerbée et, de l'autre côté, son contrebalancement par le développement d'un intellect déconnecté de ses assises sensibles. Les travaux de Simmel, comme ceux de Ferdinand Tönnies, montrent ainsi avec une certaine acuité la dimension affective et sensible de la vie sociale et son étroite dépendance avec les formes d'organisations spatiales. On voit de la sorte la façon dont la vie affective est relative à la dimension spatiale des sociétés et comment leur évolution influe en retour sur cette même vie affective.

Ces quelques références – nécessairement partielles, tant la thématique affective est présente par la suite dans nombre d'écrits sociologiques, de

22 Tönnies Ferdinand, *Communauté et société. Les catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, Presses universitaires de France, 1946.

23 Simmel Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, L'Herne, 2007.

24 Maffesoli Michel, « Une lecture de George Simmel », *Sociétés*, n° 74, 2001, p. 5-11.

Maurice Halbwachs²⁵ à Raymond Ledrut²⁶ – nous permettent néanmoins de camper une première approche de l'objet « rapport affectif à l'espace », celle qui apparaît ainsi dans un contexte particulier, historiquement et socialement situé, et essentiellement médiatisée par la communauté qui en est dès lors le principal vecteur à travers les modalités de son inscription spatiale. Bien que pouvant sembler, au premier abord, éloignée de la conceptualisation du rapport affectif à l'espace, telle qu'elle sera notamment portée, par la suite, par la discipline géographique, cette première approche n'en permet pas moins de montrer la nécessité pour l'étude, la compréhension, l'analyse de la construction du rapport affectif, de tenir ensemble, à la fois le social et le spatial. Cette volonté, nous l'exprimons et la résumons par un double intérêt, soutenant ainsi la nécessité de ne pas négliger le fait que le rapport affectif à l'espace est aussi un rapport affectif *dans* l'espace. Bien plus qu'un mot en l'air, dépourvu d'une quelconque réalité, il nous semble que le rapport affectif à l'espace, considéré comme objet socialement construit, au-delà de l'éprouvé affectif lui-même, gagne ainsi à être envisagé, non seulement pour ce qu'il est, mais également pour la manière dont il trouve à s'exprimer dans des contextes variés, socialement et spatialement situés. En outre, ce bref détour historique nous indique que le rapport affectif à l'espace est aussi l'objet d'usages spécifiques, d'instrumentalisations diverses, à des fins notamment idéologiques. À ce titre, l'effort de compréhension de ce qu'est le rapport affectif à l'espace ne nous semble pouvoir faire l'économie d'une étude des contextes dans lesquels il s'exprime et qui participent également à dessiner les conditions d'une certaine expérience affective de l'espace. Ceci étant, parallèlement à la reconnaissance, essentiellement sociale dans un premier temps, du rôle des affects dans l'organisation spatiale des sociétés, on pointera désormais la façon dont la thématique du rapport affectif à l'espace, entendu comme le lien affectif entre l'individu et son environnement spatial, émerge véritablement en tant que telle, portée par la science géographique principalement.

25 Halbwachs Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1952.

26 Ledrut Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.

LA CONSTRUCTION D'UN OBJET DE RECHERCHE : LE RAPPORT AFFECTIF À L'ESPACE

De manière parallèle, et non moins liée, à ces questionnements d'ordre sociologique, la géographie, à l'aube de son tournant social, au milieu du xx^e siècle, commencera également à s'intéresser à la dimension affective du rapport entre l'individu et son environnement. D'une manière particulière, qui lui est à la fois propre et qui, en même temps, marquera durablement la façon d'envisager cette thématique, la géographie s'orientera résolument vers l'analyse des attributs de l'espace et leur rôle dans la construction et la qualité du lien affectif entre les êtres humains et leur environnement spatial. Ainsi, la géographie va s'emparer de cette question par la voie, notamment, du français Éric Dardel. Dans son ouvrage *L'homme et la terre, nature de la réalité géographique*²⁷ – devenu depuis un texte fondateur pour la géographie humaine – É. Dardel souligne à de maintes reprises la consubstantialité de la matière géographique et de son éveil affectif au plus profond de la subjectivité de chaque être humain. En multipliant les exemples de cette sublimation affective de l'espace, É. Dardel nous montre non seulement la possibilité d'une *géographicité*, au sens d'une « relation concrète qui se noue entre l'homme et la Terre [...] »²⁸, mais plus loin, la nature profonde de cette relation qui, au-delà (ou en-deçà) des mécanismes de la perception et de la représentation, s'ancre selon l'auteur de manière première dans un éprouvé affectif. C'est ainsi qu'il associe le fondement géographique de l'existence humaine à l'affection pour l'espace. É. Dardel apparaît comme un précurseur lorsqu'il insiste tout particulièrement sur cette nature humaine inévitablement liée à son environnement spatial, voulant ainsi faire entendre que la réalité géographique n'est pas un objet qui préexiste à l'homme. Il inscrit ainsi ses intuitions dans un courant d'inspiration phénoménologique tel que l'avait engagé le philosophe allemand Martin Heidegger²⁹, convaincu que l'homme ne peut être et exister qu'à partir du moment où il se réalise en tant qu'être-sur-terre. Ce que nous révèlent les mots d'É. Dardel, reprenant en cela les apports d'Heidegger, c'est une géographie ontologiquement affectée. Cette veine phénoménologique, poursuivant l'objectif de comprendre la qualité première des contenus de conscience de l'homme spatial, sera par la suite approfondie, en philosophie notamment, à travers les écrits de Gaston Bachelard sur la *Poétique de*

27 Dardel Éric, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 1952.

28 *Ibid.*, p. 2.

29 Heidegger Martin, « Bâtir Habiter Penser », dans Heidegger Martin, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 170-193.

*l'espace*³⁰. Même s'il prend ses distances vis-à-vis de la métaphysique consciente de l'« être jeté dans le monde », qu'il qualifie – trop rapidement pour certains³¹ – de « métaphysique de deuxième position³² », G. Bachelard n'en est pourtant jamais très éloigné. Privilégiant la matière onirique, il s'intéresse avant tout à la phénoménologie des origines, celle des images qui peuplent les rêveries et qui nous marquent profondément, ainsi qu'elles nous révèlent, comme la rêverie première de la maison, cet attachement affectif caractéristique de l'« espace heureux³³ ». Pour cela précisément, il qualifie l'orientation qu'il donne à son enquête de « topophilie », et augure ainsi une tâche que d'autres, par la suite, sauront très bien reprendre et continuer³⁴, celle d'une topographie de notre être intime, avec ses espaces louangés, ses espaces aimés. G. Bachelard fait ainsi partie de ceux, les premiers, qui ont su rendre compte de cette source profonde d'émotions qu'est l'espace en nous montrant que chaque personne dans ses interactions spatiales mêmes les plus banales – et surtout celles-ci en définitive – entre en résonance affective avec son environnement. D'autres également emprunteront ce chemin poétique, jamais très éloigné de la méthode phénoménologique. Le sociologue et philosophe Pierre Sansot qui soulignera à son tour l'existence et la puissance de cette relation affective entre l'homme et l'espace, apportant un éclairage supplémentaire, dans *La poétique de la ville*³⁵, sur ce sentiment qui nous lie à la ville et ainsi nous la fait aimer.

Ces différentes contributions reprennent à leur compte les travaux de la philosophie phénoménologique, pour souligner que le vécu s'ancre avant tout dans une expérience émotionnelle de l'espace, un « être-là » ontologiquement affecté. Le trait saillant qui se dégage de ces recherches est notamment l'aspect central, pour l'analyse du rapport affectif à l'espace, de l'individu, de son vécu, de son expérience de l'espace. La construction du rapport au monde géographique s'opère à partir d'un centre, l'individu, et la géographie marque ainsi son tournant humaniste en intégrant à son analyse l'homme, reconnaissant l'importance de ce qu'il éprouve, de ce qu'il ressent et des valeurs qu'il confère à l'espace. Les contributions à la compréhension de la dimension affective ne

30 Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957.

31 Wunenburger Jean-Jacques, « Gaston Bachelard et la topoanalyse poétique », dans Paquot Thierry, Younès Chris, *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, 2009, p. 47-62.

32 Bachelard Gaston, *La poétique...*, *op. cit.*, p. 26.

33 *Ibid.*, p. 17.

34 Paquot Thierry, *Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter*, Besançon, Éd. de l'Imprimeur 2005.

35 Sansot Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 2004.

se limitent cependant pas aux seuls travaux de la géographie francophone et, pour ainsi dire, après la mise en exergue de cette dimension du rapport à l'espace, la topique affective sera véritablement investie et sondée davantage par la géographie anglophone. Bien que le premier à employer le terme de « topophilie³⁶ » soit le philosophe français G. Bachelard, le géographe sino-américain Yi-Fu Tuan apporte quant à lui, dans son ouvrage *Topophilia: A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*³⁷, un éclairage plus précis encore sur ce qu'il définit pour sa part comme le lien affectif qui existe entre l'individu et le lieu ou la configuration spatiale : « affective bond between people and place or setting³⁸ ». Selon Y.-F. Tuan, la topophilie, littéralement l'amour du lieu, est une expérience vive et personnelle qui repose à la fois sur les dimensions construites et les dimensions naturelles de l'environnement matériel dans lequel est plongé l'être humain. Cependant, les rapports entre la perception, les attitudes et les valeurs, qui se trouvent au cœur du travail de Tuan sur le lien affectif des hommes à l'espace, ne sont jamais envisagés indépendamment de l'évolution globale des sociétés, du rôle des cultures, des valeurs qu'impriment les groupes sociaux sur leur environnement physique. Ce faisant, le principal apport de Y.-F. Tuan, et non des moindres, aura été de proposer et d'ajouter une dimension supplémentaire à la compréhension du rapport affectif à l'espace, empruntant non seulement à la perspective phénoménologique, mais cherchant à élargir son acception strictement individuelle et comportementaliste pour tendre vers une intégration des caractères sociaux et culturels du phénomène. Après Y.-F. Tuan, il est désormais devenu évident que nous sommes émotionnellement liés à notre environnement, « depuis l'irritation momentanée que l'individu ressent quand une chose n'est plus à sa place, jusqu'au plus profond sentiment d'attachement qu'éprouve une personne envers un lieu qu'il considère comme sacré³⁹ ».

Pour autant, la décennie 1970 va voir un relatif délaissement de la thématique de la part des géographes – jusqu'à un regain d'intérêt récent⁴⁰ – au profit de la prise en charge de la question des affects par une jeune discipline encore

36 Bachelard Gaston, *La poétique...*, *op. cit.*, p. 17.

37 Tuan Yi-Fu, *Topophilia: A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, New York, Columbia University Press, 1990.

38 *Ibid.*

39 Seamon David, « Emotional Experience of the Environment », *American Behavioral Scientist*, No. 6, 1984, p. 757-770.

40 Davidson Joyce, Bondi Liz, Smith Mick, *Emotional geographies*, Farnham, Ashgate, 2005. Thrift Nigel, « Intensities of Feeling: Towards a Spatial Politics of Affect », *Geografiska Annaler*, No. 1, 2004, p. 57-78. Thrift Nigel, *Non-Representational Theory. Space, Politics, Affect*, London, Routledge, 2008.

naissante : la psychologie environnementale⁴¹. C'est sous l'impulsion de cette discipline en émergence qu'un nouveau concept, l'attachement au lieu⁴², va progressivement s'imposer, dans le droit fil de la tradition phénoménologique, comme figure subsumant la question des liens affectifs des individus et des groupes sociaux envers leurs espaces de vie.

C'est en effet la voie que retiennent les chercheurs, principalement issus de la tradition anglophone en psychologie environnementale, pour interroger les effets des conditions environnementales sur les comportements, les cognitions et les émotions des individus. C'est par ce concept d'attachement au lieu que la psychologie environnementale va désormais apporter sa contribution à la connaissance des processus affectifs, en cherchant non plus seulement à qualifier ce lien consubstantiel entre l'homme et l'espace, mais surtout à le quantifier et à appréhender ses facteurs explicatifs et ses conséquences. Ces recherches vont donc principalement s'orienter vers la connaissance des facteurs personnels capables de rendre compte de cet attachement envers certains espaces plus que d'autres. D'une part, les processus d'appropriation, d'identification, de l'individu à son environnement, sans minimiser le rôle des cultures et l'influence des représentations sociales, seront interrogés et, d'autre part, les attributs matériels du lieu et leur impact sur le comportement individuel seront évalués ; l'attachement étant dès lors entendu essentiellement comme la manifestation concrète de ce lien affectif à l'espace. Il se forme ainsi un courant de travaux de plus en plus important sur l'attachement au lieu, dont l'ouvrage de Irwin Altman et Setha M. Low, *Place Attachment*⁴³, paru en 1992, marque en quelque sorte un point d'orgue. S'inspirant des travaux de John Bowlby⁴⁴ et de Salter M. Ainsworth⁴⁵ issus de la psychologie du développement, la psychologie environnementale insiste avant tout sur les conséquences physiques et matérielles de l'attachement, le besoin de proximité, notamment spatiale, avec l'objet de l'attachement, l'engagement, le sentiment de bien-être et de sécurité, l'établissement de routines, le retour sous forme de pèlerinages, la tendance de l'individu à vouloir rendre ce lieu personnel, mais aussi la difficulté de substitution, la résistance en cas de changement de lieu. De façon plus précise que la

41 Moser Gabriel, Weiss Karine (dir.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin, 2003.

42 Lewicka Maria, « Place Attachment: How Far Have We Come in the Last 40 Years? », *Journal of Environmental Psychology*, No. 3, 2011, p. 207-230.

43 Altman Irwin, Low Setha, *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992.

44 Bowlby John, *Attachement et perte : l'attachement*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

45 Ainsworth Salter Mary, *Patterns of Attachment: A Psychological Study of the Strange Solution*, Routledge, 1978.

philosophie phénoménologique ou que la géographie humaine, la psychologie environnementale va également chercher à proposer différentes mesures des échelles, sociales, temporelles et spatiales, de ce lien affectif, dans le but de caractériser ce qui, du territoire, du lieu, de l'âge, de la culture ou du capital social des individus, va pouvoir expliquer un attachement à certains espaces plus qu'à d'autres. Ces travaux participent ainsi à montrer qu'en matière d'attachement au lieu, les facteurs sociaux sont en grande part prépondérants, même si l'environnement matériel reste d'importance ; ce dernier tirant en partie sa signification des représentations sociales. De sorte qu'aux différentes échelles spatiales, des entités comme le quartier, fortement imprégnées de la dimension des relations sociales (le voisinage entre autres), ressortent dans la plupart des cas comme l'échelle territoriale la plus fortement investie affectivement⁴⁶. Ces travaux montrent également que l'attachement est largement dépendant de la familiarité au lieu. Autrement dit, la connaissance, l'apprentissage, sont des variables explicatives de l'attachement, illustrant s'il en était besoin le lien étroit entre cognition et affection. En ce sens, le temps de résidence des individus, dont dépendra la connaissance de l'environnement spatial, vient fortement nuancer l'attachement privilégié au quartier, au profit d'autres échelles, de la maison à la région, en passant par la ville. Plus loin encore, il a pu être montré que l'attachement, les sentiments d'affinité et d'empathie, ont également un certain nombre de conséquences pratiques, notamment pour l'engagement à protéger les lieux aimés.

Si la psychologie environnementale a été particulièrement active depuis une quarantaine d'années, apportant ainsi un éclairage déterminant sur la question du lien affectif aux espaces de vie, il faut toutefois reconnaître, avec ceux qui ont été acteurs de ce processus de production de connaissances et qui aujourd'hui l'évaluent rétrospectivement⁴⁷, que la recherche sur l'attachement au lieu a accordé un intérêt premier et supérieur à la dimension individuelle du lien affectif à l'espace, au détriment de ses deux autres composantes, les lieux et les processus permettant d'expliquer ce lien. Par ailleurs, de la difficulté de la psychologie environnementale à reconnaître que l'attachement au lieu n'est qu'une figure, parmi d'autres, du rapport affectif à l'espace, il se dégage une confusion assez grande, avec une profusion de concepts qui gravitent autour et recouvrent en partie les thématiques de l'attachement,

46 Noschis Kaj, *Signification affective du quartier*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984.

47 Hidalgo Carmen, Hernandez Bernardo, « Place Attachment: Conceptual and Empirical Questions », *Journal of environmental psychology*, No. 3, 2001, p. 273-281. Manzo Lynne, « Beyond House and Haven: toward a Revisioning of Emotional Relationships with Places », *Journal of Environmental Psychology*, No. 1, 2003, p. 47-61. Lewicka Maria, « Place Attachment... », art. cit.

sans pour autant s'y réduire. Il n'est qu'à citer les travaux de John Kasarda et Morris Janowitz sur l'attachement à la communauté⁴⁸, de Seymour Sarason sur le sentiment communautaire⁴⁹, de Harold Proshansky sur l'identité de lieu⁵⁰, de Daniel Stokols et Sally Shumaker sur la dépendance vis-à-vis lieu⁵¹, de Stephanie Riger et Paul Lavrakas sur l'enracinement⁵², ou encore de David Hummon sur le sens du lieu⁵³, pour constater qu'en effet toutes ces dimensions ne forment pas une théorie cohérente, mais présentent plutôt de multiples éclairages et de multiples approches de ce que pour notre part nous proposons de regrouper sous l'expression englobante de « rapport affectif à l'espace ». Si la psychologie environnementale n'emploie pas à proprement parler le concept de « rapport affectif à l'espace », on voit néanmoins se dégager un certain consensus autour de ce qui rassemble ces différents points de vue. Qu'il s'agisse de pointer la dimension sociale, la dimension individuelle, la dimension spatiale ou encore la dimension temporelle du phénomène, l'ensemble des approches s'accordent sur l'importance du lien affectif à l'espace qui dès lors en découle : « place attachment is defined as an affective bond or link between people and specific places⁵⁴ », « [Place attachment] is a positive affective bond or association between people and their residential environment⁵⁵ », « an emotional involvement with places⁵⁶ », « an individual's cognitive or emotional connection to a particular setting or milieu⁵⁷ ». Plus loin, face à l'impossibilité de déterminer – notamment par la stricte démarche quantificatrice – une échelle spatiale, sociale, temporelle, ou

48 Kasarda John, Janowitz Morris, « Community attachment in mass society », *American Sociological Review*, No. 3, 1974, p. 328-339.

49 Sarason Seymour, *The Psychological Sense of Community: Prospects for a Community Psychology*, San Francisco, Jossey-Bass, 1974.

50 Proshansky Harold, « The City and Self-Identity », *Environment and Behavior*, No. 10, 1978, p. 147-169.

51 Stokols Daniel, Shumaker Sally, « People in Places: A Transactional View of Settings » in Harvey John (ed.), *Cognition, Social Behavior, and the Environment*, Hillsdale, Erlbaum, 1981, p. 441-488.

52 Riger Stephanie, Lavraskas Paul, « Community Ties: Patterns of Attachment and Social Interaction in Urban Neighborhoods », *American Journal of Community Psychology*, No. 1, 1981, p. 55-66.

53 Hummon David, « Community Attachment: Local Sentiment and Sense of Place », in Altman Irwin, Low Setha (eds.), *Place Attachment, op. cit.*, p. 253-277.

54 Hidalgo Carmen, Hernandez Bernardo, « Place Attachment... », art. cit., p. 274.

55 Shumaker Sally, Taylor Ralph, « Toward a Clarification of Person-Place Relationships: a Model of Attachment to Place », in Feimer Nickolaus, Geller Scott, *Environmental Psychology*, New-York, Praeger, 1983, p. 219-256.

56 Hummon David, « Community Attachment... », art. cit., p. 256.

57 Altman Irwin, Low Setha, *Place Attachment, op. cit.*, p. 165.

encore un mécanisme univoque susceptible d'expliquer *a priori* l'attachement au lieu, le rapport affectif à l'espace met l'accent quant à lui sur la dimension contextuelle, relationnelle de l'établissement du lien envers les espaces de vie, ainsi que ses nombreuses implications pratiques.

Dès lors, le rapport affectif à l'espace s'impose comme concept propre aujourd'hui à qualifier le phénomène en lui-même, l'éprouvé significatif du lien d'ordre affectif pouvant être positif mais aussi négatif, entre l'individu et son environnement, mais aussi ses dimensions sociales et ses caractéristiques spatiales, ainsi que ses nombreuses manifestations (attachement, enracinement, appartenance, désintérêt, rejet, etc.) et ses mécanismes à la fois d'ordre cognitif et affectif (identification, représentation, perception, sensation, etc.). À travers l'étude du rapport affectif à l'espace, il s'agit de souligner, et par là même de ne pas manquer la grande diversité culturelle, sociale et individuelle qui joue sur les différentes tonalités de la dimension affective du rapport à l'espace. Il s'agit non seulement de bien comprendre les mécanismes à l'origine du phénomène affectif, mais aussi de reconnaître dans chaque culture, dans chaque contexte donné, les formes particulières que revêtent son expression, pour appréhender les régimes d'affectivité qui orientent la manière dont nous éprouvons notre relation à l'espace.

QUELLE MÉTHODE POUR BIEN CONDUIRE SES PASSIONS ET CHERCHER LA « VÉRITÉ » DU RAPPORT AFFECTIF À L'ESPACE ?

À ce stade, nous retiendrons que le rapport affectif à l'espace est un phénomène individuel, partagé socialement, qui mobilise la dimension collective de la représentation sociale de l'espace et la dimension personnelle et sensorielle de l'expérience spatiale. Bien que vécu, perçu, par l'individu, le rapport affectif à l'espace est toujours dépendant d'une dimension construite socialement, d'un régime d'affectivité, à la fois inscrit dans une culture, mais aussi et surtout dans un contexte d'interaction sociale régie par un ensemble de cadres qui, sans pour autant les déterminer, orientent les manières d'éprouver. Le rapport affectif à l'espace ne se limite donc pas au strict rapport affectif *avec* l'espace. Il est indissociable du rapport affectif *dans* l'espace et des dimensions à la fois spatiales, sociales et temporelles de l'environnement. Ainsi, non seulement le rapport affectif à l'espace dépend de nombreuses variables individuelles, temporelles et spatiales, dont on peut chercher à mesurer la partition dans une situation donnée mais, plus encore, la caractérisation, la qualification et la mesure de ces variables ne peuvent être extraites d'un contexte culturel et historique qui va

orienter la prise de conscience de l'état affecté et ainsi influencer l'éprouvé lui-même. Le plus important, nous semble-t-il, consiste à comprendre l'ensemble des mécanismes qui peuvent expliquer, dans une situation donnée, en fonction d'un environnement particulier, la manière d'éprouver la relation à l'espace, sans ne plus omettre la nature profondément temporelle, dynamique et relationnelle du phénomène affectif. La gageure est grande, d'essayer de faire tenir ensemble – au risque parfois de certaines contradictions – différentes épistémologies, sans concéder la supériorité ou l'antériorité de l'une sur l'autre, mais il nous semble, au regard de l'ensemble des connaissances désormais acquises, que la « vérité » du rapport affectif aux espaces de vie se situe là, dans une anthropologie phénoménologique soucieuse à la fois d'une histoire des sensibilités, d'une idéologie des sentiments et des conditions de son actualisation dans une manière de sentir le monde et d'en être affecté. Si, dans un premier mouvement, il est possible, empruntant pour cela le chemin privilégié d'une phénoménologie de l'affectivité, de comprendre le rapport profondément affectif et affecté de l'homme à son environnement matériel et immatériel, en tant que ce rapport est l'expérience toute qualitative de l'éprouvé premier, il apparaît tout aussi important – voire impérieux – de prendre en compte, de façon plus pragmatique, la représentation et l'usage de ce domaine affectif, pour éclairer ce faisant la manière dont il contribue à l'organisation spatiale des sociétés. En outre, nous ne perdons pas, derrière cette visée heuristique, l'ambition qui est la nôtre, dans un champ disciplinaire qui s'attache à la transformation intentionnelle des espaces à des fins d'amélioration de leur habitabilité, de sonder les relations entre une organisation durable des territoires – dont les modalités restent en grande part à explorer – et la capacité des affects de contribuer à la réalisation de ce projet partagé entre politique et scientifique⁵⁸. Sur cette voie, un nombre de plus en plus important de travaux réalisés à l'UMR CITERES, par une équipe de chercheurs et d'étudiants dirigés par Denis Martouzet⁵⁹,

58 Mathieu Nicole, Guermond Yves (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Versailles, Quae, 2005.

59 Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France », *Annales de Géographie*, n° 623, 2002, p. 73-85. Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », dans Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 171-192. Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester », Communication au colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 05-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle. Audas Nathalie, *Le rapport affectif : comparaison de méthodologies en vue de comprendre la dimension affective des représentations de la gare*, Mémoire de Master, Tours, Université de Tours, 2007. Audas Nathalie, *La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des*

a notamment permis de mettre au jour un certain nombre d'enjeux relatifs à la connaissance du rapport affectif à l'espace, à la fois d'ordres épistémologique, méthodologique et pratique. Si nous avons pu précédemment donner un aperçu de certaines de ces implications épistémologiques, en guise d'ouverture, nous nous attarderons désormais plus particulièrement sur deux aspects, l'un méthodologique, l'autre pratique, qui nous semblent à la fois révélateurs d'une certaine conception du rapport affectif à l'espace et prometteurs pour ce qu'ils recèlent de solutions potentielles permettant d'atteindre le rapport affectif à l'espace et dès lors d'intégrer cette dimension de l'affectivité dans la conception des espaces habités.

CONCLUSION : OUVERTURES MÉTHODOLOGIQUES ET PRATIQUES

La première ouverture est d'ordre méthodologique. Afin de circonvier et ainsi dépasser une certaine difficulté d'accès aux vécus affectifs, nous avons proposé l'utilisation d'un objet cartographique pour atteindre, par la parole, la couche conscientisée des affects⁶⁰. Suivant cette volonté de mettre au jour le système des affects qui est tout à la fois producteur et produit d'organisations socio-spatiales, nous avons proposé une méthode⁶¹ à la jonction de deux types d'approches, géographique et biographique. Pour mieux comprendre ces modalités

temporalités individuelles et urbaines, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011. Bochet Béatrice, *Le rapport affectif à la ville : essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2001. Feidel Benoît, *Le rapport affectif à la ville. Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2004. Feidel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010. Guyomard Fanny, *Le rapport affectif entre l'individu et la ville : l'exemple de Bruxelles*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2005. Le Borgne Joëlle, *Évolution du rapport affectif à la ville de l'individu, à travers son parcours de vie*, Mémoire de Master, Tours, Université de Tours, 2006. Polleau Solène, *Rapport affectif aux lieux et complexité des lieux : quelle corrélation ?*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2008.

60 Cahour Béatrice, « Les affects en situation d'interaction coopérative : proposition méthodologique », *Le travail humain*, n° 4, 2006, p. 379-400.

61 Martouzet Denis, Bailleul Hélène, Feidel Benoît, Gaignard Lise, « La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie », *Natures Sciences Sociétés*, n° 2, 2010, p. 158-170. Feidel Benoît, « La carte pour approfondir la dynamique des géographies affectives », *Mappemonde*, n° 106, 2012, <http://mappemonde.mgm.fr/num34/mois/moi12201.html>, consulté le 10/03/2013.

affectives de la relation à l'environnement et, plus généralement, tout ce qui fait la manière pour les individus d'éprouver leur relation aux espaces de vie, nous avons procédé selon une approche reposant sur l'utilisation d'un objet graphique, volontairement simple dans sa représentation mais néanmoins se rapportant aux dimensions spatiales de l'existence, comme outil permettant, d'une part, la prise de conscience d'un vécu géographique, d'ordinaire difficilement préhensible, et, d'autre part, de façon étroitement liée à cette prise de conscience première, comme outil de réactivation et d'approfondissement de la composante affective de ce vécu spatial. La démarche ainsi proposée répondait à cette volonté, caractéristique du domaine des affects, d'appréhender le rapport affectif à l'espace à la fois comme un donné individuel et un construit social, dans une perspective temporelle et spatiale élargie, autrement dit, à l'échelle de l'ensemble de la vie des acteurs spatiaux. La méthode en question s'articule autour de deux temps : un « récit de vie spatialisé » et une « herméneutique cartographique⁶² ». À la suite d'une première étape, consistant en une mise en récit par l'interrogé lui-même de son parcours de vie, au cours duquel il lui est demandé de reprendre et d'énoncer sous une forme chronologique l'ensemble des espaces significatifs de sa vie, nous exploitons dans un second entretien la fonctionnalité transitionnelle⁶³ d'un objet graphique, en l'occurrence la représentation de la spatialité de l'individu à l'échelle de sa vie, dans le but de susciter chez l'interrogé la production d'un discours d'existence. Cette seconde étape, consistant en une épreuve de qualification des dimensions spatiales de l'existence, autrement appelée « herméneutique cartographique », et réalisée par l'interviewé lui-même, nous permet d'accéder à la fois aux processus de subjectivation et de valorisation des espaces habités et ainsi de constater et d'analyser, au moins dans le discours produit, l'importance des dimensions affectives de la relation à l'espace. L'analyse couplée de ces deux entretiens permet dès lors une mise en lumière de l'agencement des liens matériels et affectifs aux différents espaces de vie ; comment se forme le potentiel d'affectivité des espaces de vie des individus ; et comment par là même s'établit, dans la relation à ces lieux, la dialectique entre sensibilité et affectivité et quelle influence elle opère sur la représentation et la pratique des lieux géographiques.

La deuxième ouverture proposée est d'ordre pratique et repose quant à elle sur l'existence et la mise en évidence de « prises affectives » des lieux. Nous sommes effectivement parvenus à mettre en évidence l'existence de prises

62 Feildel Benoît, *Espaces...*, *op. cit.*, p. 234-235.

63 Winnicott Donald, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1971.

affectives, nommées ainsi en référence au concept d'*affordance*⁶⁴ développé en psychologie environnementale par James Gibson⁶⁵ et repris ensuite en géographie par Augustin Berque⁶⁶. Ce néologisme formé à partir du verbe anglais *to afford* (littéralement : « fournir, offrir la possibilité de ») et également traduit en français par le terme de « prise », indique le fait que ce qui est pertinent du point de vue d'un individu, ce sur quoi son attention va se porter dans un lieu donné, ne l'est pas forcément pour un autre individu. L'*affordance* traduit la diversité des interactions possibles entre les individus et leurs lieux de vie. En outre, l'existence de ces prises dépend autant de l'individu qui les perçoit que de l'espace dans lequel elles se trouvent et existent concrètement. Les *affordances* peuvent ainsi exister et être perçues par certains et non par d'autres comme des possibilités, intéressantes ou non, à saisir. Autrement dit, les prises symbolisent tout autant la relation qui se forme entre l'individu et le lieu, soit le fait de saisir ou non un élément de l'environnement en fonction de ses aspirations, de ses désirs, qu'un élément concret et matériel du lieu. Les prises permettent donc de caractériser la relation entre la potentialité des lieux, soit ce qui les fonde, leur nature, leur place dans l'espace, leurs limites, leur matérialité, et ce qu'en font les individus, leurs manières particulières de s'y raccrocher, de s'en approcher ou au contraire de s'en éloigner. Les prises n'ont d'existence que dans cette relation entre l'homme et l'espace, en même temps qu'elles s'incarnent concrètement dans le lieu. C'est notamment dans cette acception qu'elles représentent à notre sens une manière d'agir sur le potentiel du lieu, sur sa matière concrète, à susciter une appropriation affective. En ce sens, nous avons pu identifier différents types de prises, lesquelles combinées aux tendances d'appropriation de

64 On notera que cette notion d'*affordance* est aujourd'hui débattue, notamment par Alain Berthoz (Berthoz Alain, *La simplicité*, Paris, Odile Jacob, 2009) qui, au lieu de suivre Gibson, affirmant qu'un individu se saisit de « faisabilités invariantes » (*affordances*) présentes dans l'espace, défend l'idée selon laquelle l'individu est à tout moment accordé à son environnement, qu'il est capable de traiter la complexité de cet environnement par une capacité de simplification (qu'il nomme « simplicité »), afin de préparer son acte et d'en projeter les conséquences. Pour Berthoz, contrairement à Gibson, la perception de l'espace n'est pas seulement le résultat d'une adéquation entre les attentes et les invariants que l'individu extrait de l'environnement extérieur, elle est liée à une mémoire et donc à des modèles d'interprétations qui font résonner quelques significations pour lui, notamment liées à la mémoire du mouvement – d'un trajet passé par exemple. Ce faisant, Berthoz (Berthoz Alain, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 1997) réfute l'idée que le cerveau traite essentiellement l'information visuelle, et insiste sur l'importance des informations d'ordre proprioceptif.

65 Gibson James Jerome, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin, 1979.

66 Berque Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.

l'espace constituent une grille d'analyse des relations affectives entre l'homme et l'espace. S'il n'est pas le lieu ici de les présenter ni de décrire très finement la typologie de ces prises affectives⁶⁷, notre réflexion sur la portée opérationnelle de la recherche sur le rapport affectif à l'espace nous pousse néanmoins à noter que certaines de ces prises sont plus recherchées que d'autres par les individus, pour certains types de lieux et moins pour d'autres, à certains moments de la vie ou de leur connaissance des lieux. En outre, les prises affectives sont également caractéristiques de certaines postures urbanistiques et il est ainsi aisé de constater, selon les périodes qui ont marqué l'histoire de l'urbanisme, que les règles qui ont régi la conception des espaces ont donné plus de place, plus de force, à certaines prises. Enfin, pour conclure provisoirement, il nous semble intéressant, à l'heure d'une réflexion conjointe sur les conditions et la participation du rapport affectif aux espaces de vie pour une organisation durable des territoires, de noter l'existence et la possibilité de mobiliser ces prises en tant que potentiels d'action, susceptibles de traduire de façon opérationnelle les enjeux portés par la (re)connaissance du rapport affectif aux espaces de vie. Penser la conception des lieux de vie en termes d'« offre », par la constitution de « prises » susceptibles de favoriser l'établissement d'un lien d'ordre affectif et comprendre comment, ce faisant, se construit et évolue le rapport affectif aux espaces de vie, doit participer d'une recherche plus large sur la contribution des affects pour l'organisation durable des territoires.

67 Voir le chapitre 9 du présent ouvrage.